

De l'immobile mouvement du poème

Abraham Moses Klein, *La chaise berçante [The Rocking Chair]*,
traduit de l'anglais par Marie Frankland, Éditions du Noroît,
2006 [1948]

Antoine Boisclair

Numéro 12, printemps 2007

Lire Leopardi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/431ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boisclair, A. (2007). Compte rendu de [De l'immobile mouvement du poème / Abraham Moses Klein, *La chaise berçante [The Rocking Chair]*, traduit de l'anglais par Marie Frankland, Éditions du Noroît, 2006 [1948]]. *Contre-jour*, (12), 185–189.

De l'immobile mouvement du poème

Abraham Moses Klein, *La chaise berçante* [*The Rocking Chair*], traduit de l'anglais par Marie Frankland, Éditions du Noroît, 2006 [1948].

En relisant le poème d'Abraham Moses Klein intitulé « The Rocking Chair », qui donne son nom au recueil traduit récemment par Marie Frankland, je ne peux m'empêcher de retrouver cette distinction essentielle entre la prose et la poésie versifiée que constitue la limite métrique, plus précisément ce mouvement d'aller-retour auquel se rapporte l'étymologie du mot « vers » ; cet « immobile mouvement » — « *motion on non space* », écrit Klein — qui fait de la poésie une parole en sursis, toujours sur le point de s'accomplir avant d'être amenée, par une nécessité occulte que les seules contraintes de la page ne peuvent expliquer, à revenir sur elle-même comme une charrue traçant ses sillons. Pourquoi tant de poèmes versifiés contemporains me donnent au contraire l'impression d'un découpage arbitraire et paresseux ? Pourquoi certains poèmes, écrits en vers libres ou non, parviennent à maintenir ce mouvement de balancier alors que d'autres, malgré toutes leurs bonnes intentions, m'apparaissent maladroits dans leur monotonie ou faux dans leur rythme gauchement saccadé ? Lorsqu'il est employé avec justesse et parcimonie, l'enjambement, cette « non-coïncidence », ce « décalage entre le mètre et la syntaxe, entre le rythme sonore et le sens », comme l'écrit Giorgio Agamben, contribue sans aucun doute à briser cette monotonie sans pour autant rompre l'équilibre impondérable du poème. C'est le cas dans les versions anglaise et française du recueil de Klein — et il faut souligner

ce mérite de la traductrice d'avoir préservé la « non-coïncidence » des enjambements —, particulièrement quand la comparaison entre la douce cadence des chaises berçantes et le rythme des « ballades d'Anjou » nous rappelle à quelque chose qui touche aux fondements mêmes de la poésie. Mais la puissance de « La chaise berçante », sa force et son potentiel, consiste peut-être justement à faire taire cette évidence. Tout grand poème est un poème sur le poème, en effet, et il convient avant tout d'envisager l'objet de celui-ci, puisque l'auteur le dit explicitement, comme le « symbole d'un peuple statique » :

*Elle est l'écho des criquets de la province,
Sous la lampe claire des fermes du Québec,
Elle est un oiseau national de bois qui grince,
Elle rivalise, dans sa cage, l'horloge qui hoquette.
Les soirées s'écoulent selon son mouvement ;
Et la mère pensive que le va-et-vient apaise
Tricote le bien-être que porteront ses enfants
Qui, même grands, restent bercés par cette chaise.
[...]*

*Elle est vivante ; individuelle ; une personne
Tout autant que celles qui l'entourent. Et elle est
Tradition. Les siècles ont pivoté sur ses arcs,
Tour à tour, fixés puis arrachés.
Elle suit le pas de Saint-Malo. Elle est acte
Et symbole, symbole d'un peuple statique
Qui rentre au foyer après chaque segment
[...]*

Ce recueil paru en 1948 surprend pour plusieurs raisons, tout d'abord parce qu'il témoigne d'un profond enracinement dans la culture québécoise (on s'étonne alors du fait que *The Rocking Chair* n'avait jamais fait l'objet d'une traduction française auparavant), ensuite parce qu'il incite à nuancer, si tant est qu'on conçoit la poésie anglo-québécoise comme une partie intégrante de notre littérature, une certaine idée de la poésie moderne écrite au Québec au seuil de la Révolution tranquille. 1948, il vaut la peine de le souligner, est l'année de parution de *Refus global* ;

Paul-Marie-Lapointe publie *Le vierge incendié* et Claude Gauvreau écrit ses premiers poèmes exploréens. Or à l'opposé de l'esthétique surréaliste qui domine alors à Montréal, relativement peu d'images et de « visions » sont mises de l'avant dans *The Rocking Chair*, dont la majorité des poèmes sont orientés plutôt vers l'allégorie, le prosaïsme et le réalisme. Sans doute parce que ce livre fut publié à Toronto, mais peut-être aussi parce que Klein s'est retiré dans un silence énigmatique à la suite de la publication de son roman *The Second Scroll* en 1951, contribuant ainsi à couper les liens qui le rattachaient à ses lecteurs, *The Rocking Chair* n'a en effet jamais été intégré au grand récit de la modernité poétique québécoise. Mais plus étonnant encore et plus intéressant m'apparaît le recours à l'allégorie, manifeste dans le poème venant d'être cité lorsque la chaise berçante devient le « symbole d'un peuple statique ». Dans l'esprit d'un poète juif habité par la Bible, le *Talmud* ou le *Zohar*, le recours à un trope négligé par la modernité française — exception faite de Baudelaire, pour qui « tout devient allégorie » dans « Le Cygne » — s'explique dans la mesure où l'origine de cette figure, comme l'a déjà souligné Walter Benjamin, est indissociable du judéo-christianisme et des textes sacrés en général. La grandeur de ce recueil réside notamment dans la capacité de Klein à saisir la portée allégorique des objets quotidiens, aussi banals fussent-ils. Le prosaïsme est pour ainsi dire transcendé par le mythe, comme c'est le cas à propos d'un « rouet », « symbole » préservé des « rites et salaires de la vieille France », d'un élévateur à grains de Montréal, « Léviathan » qui « s'élève aveugle et babylonien / Comme sorti d'une légende », ou encore d'un simple « pawnshop », associé à un « parthénon », à une « pyramide », une « cathédrale », une « caverne platonique » et, finalement, envisagé comme un « synonyme de toute maison ».

Parmi les « objets trouvés » — c'est le titre du recueil de Sylvain Garneau publié en 1951, dont les thèmes s'apparentent à ceux de *La chaise berçante* — qui constituent la matière poétique de Klein, au moins un lien se dessine au fil des poèmes : ils appartiennent en grande majorité, même en 1948, à l'imaginaire du folklore. D'où l'intérêt pour la peinture de Cornelius Krieghoff, peintre canadien par excellence des « bons sauvages », et plus largement pour l'univers des Amérindiens. De « l'enfance,

envieuse de la vie indienne », écrit Klein dans un poème consacré à la réserve de Caughnawaga, « il ne reste qu'une fraude en mocassins », « un passé qui se vend en boutique », un « ghetto de verdure ». En déplorant la perte du « jadis » et de différents symboles nationaux, Klein s'inscrit bien entendu dans la poésie québécoise de son époque (Gilles Hénault s'intéresse aussi aux « totems », pour reprendre le titre de son recueil paru en 1953, et Gaston Miron aux « manitous maléfiques »), mais avec une ironie qui fait souvent défaut à ses contemporains. Par ailleurs, ce que laisse entendre ce poème sur Caughnawaga (ou Kahnawake) se confirme à mesure que le lecteur progresse dans le recueil : outre ses dimensions folkloriques, allégoriques et prosaïques, *The Rocking Chair* contient des satires sociales qui nous projettent au cœur de l'actualité des années 40. Klein y critique par exemple la démagogie des politiciens qui se sont opposés à la conscription (« Il loue les vertus du Canadien, / Homme de paix, de famille, de foi, / Et soudain, d'une autre voix : Où sont vos fils? // Il pleure, refoule des larmes »); il parle des « relents moites de la race », de l'antisémitisme et, plus largement, de la bourgeoisie québécoise, de ce « M. Bertrand qui roule toujours le *r* de *charmante* » et d'un « notaire », devenu poète national lorsqu'il « chante à la maison sa chanson / Et transforme pour nous les dernières volontés / En précieuses élégies ! »

Ce sont néanmoins les poèmes consacrés à Montréal, à ses rues, à ses paysages et à ses langues, qui constituent les plus belles réussites de *La chaise berçante*. Loin d'envisager la cohabitation linguistique sous l'angle du « non-poème », Klein, lecteur admiratif de Joyce, procède à une sorte d'éloge du polylinguisme, du bilinguisme — plusieurs poèmes contiennent d'ailleurs dans leur version d'origine des mots ou des phrases en français — et plus largement du multiculturalisme : « je chéris / l'accordé, le bimélotié vocabulaire, / où le vocable Anglais et le roulé Écossique, / mollifiés par le parler Français, / bilinguifient ton air ! » S'il fallait retenir un seul élément symbolisant le Montréal de Klein, ce serait cependant le Mont-Royal, « perle brillante du collier laurentien » dont la portée allégorique comporte des dimensions à la fois universelles et individuelles :

*Qui n'en connaît que la fameuse croix versant
Sur cinquante milles de nuit son sang de lumière
Connaît un spectacle nocturne ;
Et qui en reconnaît la forme sur une carte postale,
Bison égaré du troupeau laurentien,
Tient dans sa main une carte postale.*

*Dans les strates des montagnes, l'histoire de l'homme,
Et dans le mont Royal,
Que je contourne chaque jour en tramway,
Ma jeunesse, mon enfance —
Le pissenlit dent-de-lion, le gland tonkinois,
Cosse du marron verte d'épines sous la couche d'herbe
Ô tous ces après-midi d'ambre
Encore à retrouver.
[...]*

Peu d'écrivains, qu'ils soient francophones ou anglophones, ont investi poétiquement les lieux de Montréal avec une telle force, ont réussi à en extraire la beauté sans céder pour autant au pathos. La suite du poème est également très belle, comme le reste du livre par ailleurs : malgré quelques bizarreries dans la traduction qui sont dues à la difficulté parfois insurmontable que représente le passage d'une langue à l'autre (*Never do I sojourn in alien place*, par exemple, est traduit mot à mot par « Jamais je ne séjourne en sol alien », afin d'illustrer les contaminations linguistiques entre l'anglais et le français), l'ensemble du recueil se lit très bien dans sa version traduite et les notes explicatives permettent de mieux comprendre la portée symbolique de certains mots. Compte tenu de l'importance de cette traduction, un texte de présentation aurait cependant été apprécié. Il nous reste en ce sens à lire véritablement cette poésie, à combler en partie notre retard critique par rapport à un recueil qui conserve encore aujourd'hui toute sa pertinence. Après *The Rocking Chair* et *The Second Scroll*, ce roman ayant été traduit par Charlotte et Robert Melançon en 1990, il nous reste aussi à découvrir le premier recueil de Klein, *Hath Not A Jew...* (1940), de même que les nombreux autres textes rassemblés dans ses *Complete Poems*.

Antoine Boisclair